Études Francaises

Number 5

PC
2025
.E8
no.5

ÉTUDES FRANÇAISES
fondées sur l'initiative de la
Société des Professeurs français en Amérique

CINQUIÈME CAHIER

ALBERT BÉDÉ et JEAN LE BAIL

Anatole France

vu par la critique d'aujourd'hui

15 Octobre 1925

Société d'Édition " LES BELLES LETTRES "
95, Boulevard Raspail
PARIS

Déjà parus :

GUSTAVE LANSON

MÉTHODES DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Premier Cahier des *Études Françaises*

Cahier in-8° de 56 pages.

HENRY BARGY

DESCRIPTION PHONÉTIQUE
DU PRÉSENT DU VERBE

Deuxième Cahier des *Études Françaises*

Cahier in-8° de 40 pages.

EUGÈNE FREY

QUELQUES REMARQUES SUR L'ENSEIGNEMENT
DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE
DANS LES CLASSES

Troisième Cahier des *Études Françaises*

Cahier in-8° de 60 pages.

GILBERT CHINARD

PENSÉES CHOISIES DE MONTESQUIEU

Quatrième Cahier des *Études Françaises*

Cahier in-8° de 88 pages.

VANDERBILT UNIVERSITY
LIBRARIES
NASHVILLE, TENN.

Rom. Lang.

PC
2025
.E8
no.5

316836

A NOS LECTEURS

La publication « *Études Françaises* » n'est pas, à proprement parler, une revue, mais une série de « cahiers », qui permettront un échange de vues et d'informations entre les linguistes, les historiens et les professeurs de langue, de littérature et de civilisation françaises de tous les pays; ils s'imprimeront en français parce que le français est nécessairement la langue que peuvent lire et écrire tous ceux qui s'occupent d'études françaises, sans distinction de nationalité.

Ils sont un appel à la camaraderie des divers ordres d'enseignement : ils se proposent, par la collaboration généreuse de l'enseignement supérieur, la pénétration de la vérité philologique ou historique à tous les degrés des études françaises. Ils n'ont aucune couleur religieuse, nationale ou pédagogique; mais ils seront, aussi hardiment qu'impartialement, à la disposition des novateurs pour la poursuite de réformes universitaires ou scolaires qui intéressent la formation du jugement ou de l'esprit scientifique.

La publication est imprimée à ses propres frais : elle ne dépend donc d'aucun éditeur. L'élasticité de son mode de publication par « cahiers », à dates facultatives, lui permet de collaborer avec les revues existantes par l'impression en commun d'articles importants en vue de leur diffusion internationale. Elle a un Secrétariat à New-York et un à Paris, pour la préparation rapide et indépendante de fascicules soit en Europe soit en Amérique. Elle n'est américaine que par ses origines et française que de langue : elle est internationale et scientifique. Elle sollicite la formation spontanée de groupes de collaborateurs qui, sous leur responsabilité littéraire, prennent l'initiative de composer des « cahiers » utiles aux études françaises.

Centre de rédaction de Paris

Linguistique : J. Vendryès, Professeur à l'Université de Paris.
Littérature : Paul Hazard, Professeur au Collège de France.
Civilisation : A. Demangeon, Professeur à l'Université de Paris.

Centre de rédaction de Californie

Régis Michaud Richard T. Holbrook
Franck L. Schoell
Professeurs à l'Université de Californie

Comité de coordination des Centres de rédaction des États-Unis et du Canada

(Comité de New-York)

André Morize (Harvard University), Président de la Société des professeurs français en Amérique, *ex officio*.
Earle B. Babcock (New-York University).
Melvin E. Bassett (Princeton University), Trésorier.
Henry Bargy (Hunter College of the City of New-York).
Louis Cons (Princeton University).
Henry Dupont, Secrétaire pour l'Amérique du Nord.

Secrétariat

Secrétaire général :

Jean Bonnerot
Rue de Cluny, 3
Paris (V^e^), France

Secrétariat pour l'Amérique du Nord :

Henry Dupont
Hunter College of the City of New-York, 68th Street and Park Avenue, New-York City, U.S.A.

ASSOCIATION
DES ÉTUDES FRANÇAISES

TRÉSORIERS

Pour l'Amérique du Nord :

MELVIN E. BASSETT
Princeton University
Princeton, New Jersey
U. S. A.

Pour l'Europe :

MARCEL MORIZE
MORGAN, HARJES et Cie
14, place Vendôme
Paris (Ier) France

ÉTUDES FRANÇAISES

Fondées sur l'initiative
de la Société des Professeurs français en Amérique

Cinquième Cahier — *15 Octobre 1925*

ANATOLE FRANCE
VU PAR LA CRITIQUE D'AUJOURD'HUI

AVANT-PROPOS

On a évoqué, sur la tombe d'Anatole France, le triple deuil dont cette mort, avec celle de Loti et de Barrès, frappe en quelques mois les lettres françaises. Mais Anatole France plus que tous a été entouré d'une indiscrétion bruyante. Dès son jubilé littéraire d'avril 1924, et surtout à l'heure de sa mort, on a manqué envers lui de mesure et de tact. Le chaos des articles est invraisemblable. Il n'est pas jusqu'à la *Chronique Médicale* qui n'ait, le 1er mai 1924, publié une étude sur « Anatole France d'après la graphopsychologie » et sur la « Bosse d'Anatole France » (1). — « On a — dit M. Roujon — de singulières façons aujourd'hui d'honorer les penseurs ! (2) »

Anatole France était un Symbole, à la fois en art, en philosophie, en politique. Il avait tout lu, tout compris : « il était celui qui voit de haut, tout au moins celui qui cherche à voir de haut. » Il régnait : « il était bien le

(1) De Rougemont, XXXI. — (2) P. 1, XIII.

maître au sens où le XVII[e] siècle disait le Roi (1). » Cette royauté, il l'exerçait par la persuasion et plus encore par la crainte : « les hommes de cette génération ont tous redouté d'être mangés tout crus par Caliban ». Il meurt, et l'esprit critique reprend ses droits. On voit se révéler des sectateurs idolâtres, en face d'irréductibles adversaires. Les premiers le pillent et le torturent, emportant de son œuvre tout ce qui est à leur convenance : il fournit et « fournira de textes l'*Action Française* et l'*Humanité* » (2). — Les seconds le honnissent. Des pamphlets descendent jusqu'à la basse injure. M. Bury, dans la *French Quarterly*, en fait justice (3). Et que dire de ces exécutions sommaires : « Un moment de l'inconscience humaine » ? (F. Divoire) (4) — « M. Anatole France n'écrit pas très bien » ? (P. Veber, cité par P. Lœwel) (5). — « Il emporterait la palme, si on recherchait le plus fat et le plus nigaud? » (R. Johannet) (6). — Est-ce de la haine, de l'incompréhension, du préjugé, du paradoxe, du snobisme? Qu'on choisisse. En tout cas, si c'est de la critique, c'est de la faible critique, tout juste bonne à confirmer, à l'égal des éloges, la valeur de l'œuvre et la grande portée de notre deuil. Car « l'importance d'un écrivain — dit justement le *Temps* — se mesure à l'acharnement de ses ennemis (7) ».

Il reste heureusement assez d'esprits équitables, appartenant à tous les partis, qui disent avec M. Thérive : « Il est permis de ne pas l'aimer, il ne serait pas français désormais de le haïr (8) », et qui, s'inspirant de cet heureux principe, ont donné leur libre opinion sur l'œuvre du grand écrivain. On voyait tout récemment, pour ne citer qu'un exemple, la revue religieuse *les Études*

(1) Thibaudet, LXXXIX. — (2) Mauriac, LXXVIII. — (3) XLVII. — (4) Enquête de M. G. Picard, LXXXI. — (5) Enquête de M. G. Picard, LXXXI. — (6) LXVII. — (7) 1[er] janvier 1925, CV. — (8) LXXXVIII.

consacrer à Anatole France, sous la signature de M. V. Poucel (1), un article non certes favorable, mais empreint d'un bout à l'autre d'un véritable esprit de dignité et de justice. — Néanmoins, la variété des jugements et leurs contradictions restent telles qu'elles attestent lumineusement la fragilité de la critique quand elle s'exerce à l'égard d'un contemporain. On s'en convaincra par ce petit travail, qui vise très modestement, non point à faire triompher une nouvelle opinion, mais à étudier un fait littéraire : comment la critique a-t-elle retracé, dans les derniers mois de sa vie et depuis l'heure de sa mort, la physionomie du grand écrivain entré dans la gloire?

(1) LXXXII.

ANATOLE FRANCE

VU PAR LA CRITIQUE D'AUJOURD'HUI

I

L'homme : sa formation, son caractère

La vie de l'esprit, chez Anatole France, est étonnamment complexe. Cette vie, nous croyons la connaître et pouvoir en imaginer le calme relatif : vie simple et tout unie d'artiste et de philosophe, qui préféra, même aux heures de politique militante, « le cabinet au Forum » et « la pensée à la vanité de l'acte » (1). Et pourtant, dans le silence de sa bibliothèque, Anatole France paraît avoir été l'écho, plus discret que sonore, mais singulièrement fidèle, de tous les âges et de tous les bruits. Les moindres faits et les moindres lectures laissèrent en lui leur marque indélébile. C'est la loi des grandes intelligences : « Je ne sais pas d'écrivain — notait déjà Jules Lemaître — en qui la réalité se reflète à travers une couche plus riche de science,

(1) G. Truc, p. 47, XIV.

de littérature, d'impressions et de méditations antérieures..... Pour M. Anatole France, les choses ont coutume de se réfléchir deux ou trois fois ; car, outre qu'elles se réfléchissent les unes dans les autres, elles se réfléchissent encore dans les livres, avant de se réfléchir dans son esprit..... Le rêve qu'on fait dans une bibliothèque, pour s'enrichir du rêve de beaucoup d'autres hommes, ne cesse point d'être personnel (1). » Découvrira-t-on jamais cette personnalité profonde, cachée sous le masque mouvant des influences, et où se résolvent sans doute les contradictions apparentes de l'œuvre?

Anatole France nous a laissé des autobiographies, depuis le *Livre de mon ami* jusqu'à la *Vie en fleur*, testament de son extrême vieillesse. Ce sont, en somme, les sources les meilleures que nous ayons sur l'enfance et l'adolescence du grand écrivain, sur sa formation intellectuelle et artistique. Gardons-nous cependant d'y puiser sans méfiance. Malgré le charme de simplicité qui s'en dégage, leur substance n'a rien que de très élaboré. Le *Livre de mon ami* peut-être « garde la fraîcheur d'un témoignage direct » ; les autres sont l'œuvre d'un homme mûr et singulièrement averti, « à qui sa subtilité même interdit de retrouver l'innocence première (2) ». Ce sont moins des impressions d'enfance qu'une philosophie raisonneuse à propos de

(1) *Contemporains*, 6e série, pp. 113-14.
(2) Roujon, p. 6, XIII.

l'enfance. Aucune solidarité d'existence ne relie le petit Pierre et son biographe. Il y a beau temps qu'ils ont cessé d'être une seule et même personne, et qu'ils diffèrent l'un de l'autre et par la nature et par la pensée. Tant mieux ! dit Anatole France. Le vrai sage trouve la vraie joie à se détourner de lui-même. « Maintenant que l'enfant dont je parle m'est devenu tout à fait étranger, je puis, en sa compagnie, me distraire de la mienne ; je l'aime, moi qui ne m'aime, ni ne me hais (1). »

De par sa naissance, Anatole France appartenait à la petite bourgeoisie, telle qu'elle existait à cette époque, avec des traditions de bon sens, d'économie et de mesure qui en firent longtemps la force. Anatole France hérita de ces qualités. Elles lui firent surmonter « la tentation balzacienne de sa jeune sensibilité » que traduisent les *Désirs de Jean Servien*. Il leur dut aussi cette « peur d'être dupe » qui est au fond de son ironie « volontiers gouailleuse » et de sa « curiosité amusée (2) ». Pareil idéal, cependant, n'allait pas sans une certaine étroitesse. Tout négatif, il ne se prête pas aux grandes envolées. Il engendre, dit M. Paul Bourget, « une constante défense de l'esprit qui acquiert ainsi plus de netteté, mais c'est en même temps sa limite (3) ». Anatole France n'a jamais souffert de limites : quoiqu'il eût proclamé l'obscurité et la

(1) *Le Petit Pierre*, p. 317. — (2) P. Bourget, XLIV. — (3) P. Bourget, XLIV.

médiocrité « ses deux fidèles gardiennes », un jour, il leur échappa. La mauvaise humeur n'y fut pour rien, non plus que la logique : ni l'une ni l'autre n'était son fait. Il n'a cessé au contraire de se pencher avec tendresse sur cette période de sa vie. Il a fait de bonne grâce à l'hérédité la juste part des qualités et des défauts qu'il lui doit. Comme son père, il fut timide et solitaire dans sa jeunesse, — et il y trouva du charme : « J'ai vécu d'heureuses années sans écrire. Je menais une vie contemplative et solitaire dont le souvenir m'est encore infiniment doux (1). » Comme sa mère, il avait une certaine incapacité d'invention qui, dans ses romans, devait lui nuire, — et il écrit : « Je n'ai pas d'imagination, disait maman. Elle disait n'en pas avoir, parce qu'elle croyait qu'il n'y avait d'imagination qu'à faire des romans, et elle ne savait pas qu'elle avait une espèce d'imagination rare et charmante qui ne s'exprimait pas par des phrases (2). » — Cette tendresse pour le passé s'est incarnée surtout dans le culte délicat de ses parents : « Au coin du feu qui meurt, je rêve et je me figure que cette maison de famille, avec la chambre où luit en tremblant la veilleuse et d'où s'exhalent ces souffles purs, est une auberge isolée sur cette grand'route dont j'ai déjà suivi la moitié... Dormez, chéris, nous repartirons demain ! (3) » — Cette « grand'route »

(1) *La Vie Littéraire*, 2e série, p. 125. — (2) *Pierre Nozière*, p. 43. — (3) *Le Livre de mon ami*, p. 5.

où il s'est engagé, c'est à Paris et c'est aux livres qu'il doit de l'avoir découverte et de l'avoir suivie.

Paris et les livres furent en effet ses deux premières passions. Il est Parisien « de toute son âme et de toute sa chair (1) ». Il a été nourri dans une boutique de libraire, et sur les quais, « où les vieux livres se mêlent au paysage ». Indissolublement associés dans son cœur, Paris et les livres le sont indissolublement à sa formation et à sa gloire. M. Léo Larguier, disant, dans l'*Illustration*, toute la poésie des quais, de leurs « vieilles pierres » et de leurs « vieux livres », se prenait récemment encore à écrire : « Si l'usage était de mettre sur les plaques bleues qui portent le nom des rues un alexandrin, une phrase ou un croqueton... sur les plaques bleues qui ornent les vieux murs patinés du quai de Conti à la rue du Bac, on souhaiterait lire quelques lignes d'Anatole France. Cet endroit de Paris, au bord de la Seine, date aussi sûrement de lui que le boulevard Saint-Germain date du baron Haussmann. Le petit Pierre Nozière et M. Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, ses deux héros, ont donné leur poésie et leur atmosphère véritable aux quais... On ne prononce pas le nom de Milly sans songer à Lamartine, celui de Maillane sans évoquer la haute silhouette de Mistral, mais les quais Malaquais et Voltaire sont à Anatole France... (2) » La leçon de « ces quais sonores », M. Hanotaux l'a

(1) *La Vie Littéraire*, 3e série, p. 295. — (2) L. Larguier, LXXI.

dégagée, de façon brillante, aux funérailles du grand écrivain (1). La « royale rivière de Seine », les vieux hôtels, le Louvre « palais des rois », et les boîtes des bouquinistes donnaient à Anatole France un conseil identique d'élégance et de goût. Les uns et les autres l'initiaient aux formes raffinées de civilisation. Ils faisaient de lui un humaniste, épris de culture grecque et latine ; — un artiste, épris de la beauté des formes ; — un classique, « fait pour se plaire, comme Racine, à la cour d'un grand prince (2) ». Avec quelle religion d'ailleurs ne chérissait-il pas ce modèle : Racine! Nul peut-être n'a mis à saluer le Maître qu'il aima plus de ferveur que dans l'évocation célèbre : « O doux et grand Racine, le meilleur, le plus cher des poètes... vous êtes maintenant mon amour et ma joie, tout mon contentement et mes plus chères délices (3). » Racine est pour lui l'incarnation du goût, « ce rien qui est tout », et de la mesure, « qui est tout l'art ».

Cette tendance, chez Anatole France, ce raffinement de la pensée, ce désir de beauté et de choix est nettement aristocratique. M. Barthou le signale (4), beaucoup y insistent. Aristocrate, il l'est, ce fils de libraire, ne serait-ce que par son amour des livres rares, des vieux palais, des tables somptueuses, des bijoux, des fleurs et des parfums. Aris-

(1) CIX. — (2) Roujon, p. 7, XIII. — (3) *Le Petit Pierre*, p. 330. — (4) XXXVIII.

tocrate, il l'est, par le côté mondain de son existence, sa vie de salon, sa réputation de causeur érudit (1). Il y a chez lui une imperceptible disposition à humer l'encens de cette sorte de gloire et à goûter la flatterie, quitte ensuite à fustiger les flatteurs. Il donne volontiers « à causer », comme Mlle de Lespinasse, et les matinées de la villa Saïd, où dissertait ce vieillard, gardent le charme un peu désuet des matinées anciennes chez une belle marquise. Tout cela reflète, à première vue du moins, plus de grâce que de force. Il y a en lui, c'est incontestable, de l'alexandrinisme (2). « Il obéit à une sensualité profonde, au goût prédominant de la volupté (3) ». Volupté des sens, que découvre son attrait irrésistible pour la femme (4) et sa conception matérialiste de l'amour ; — volupté du cœur : « il voit la nature aussi pour la volupté d'y aimer et d'y souffrir » ; — volupté de l'intelligence, qu'assouvit la curiosité illimitée de son libre esprit. Mais il y avait en lui trop de ressources pour s'en tenir à « une littérature de grâce, facile et spirituelle », dans le genre des Petits-Maîtres (5). Fatalement, il découvre, dans cette jouissance excessive et cet amour quintessencié de la vie, l'amertume des âges blasés. Dieu sait s'il aime les livres ! et pourtant, il écrit : « Les livres nous tuent. Nous en avons trop et de trop de sortes. Les hommes ont vécu de longs

(1) Cf. P. Gsell, *Les Matinées de la Villa Saïd*, III. — (2) Cf. Painlevé, *Discours*, CXI. — (3) G. Truc, p. 35, XIV. — (4) G. Truc, p. 44, XIV. — (5) P. Bourget, XLIV.

âges sans rien lire, et c'est précisément le temps où ils passèrent de la barbarie à la civilisation (1) ». La civilisation, au contraire, celle où Anatole France a puisé toutes ses joies d'artiste, est une école de désenchantement, et elle porte en germe le scepticisme.

La sensibilité d'Anatole France n'a pu davantage se contenter d'une condition médiocre et bourgeoise. Certains, à vrai dire, la lui refusent toute. « Cœur sec », disent-ils; — « égoïste comblé » (2); — « un bon homme? qui sait? (3) » La grande majorité, au contraire, insiste sur la bonté foncière de son cœur. « On peut, nous assure-t-on, et l'on doit retrouver dans ses livres la place du cœur impressionné par la misère humaine (4). » Si décevant que lui paraisse le monde, Anatole France ne le regarde pas d'un œil indifférent, et il a pour lui plus que de la sympathie ; il a de la pitié. « Non qu'il ait pu jamais s'intéresser aux personnes..... mais c'est dans la misère commune qu'il aime ses frères, se complaisant surtout en ceux où la sottise et la prétention cachent le moins cette misère (5). » En d'autres termes, il y a chez lui « l'accent d'humanité propre au XIX^e^ siècle (6) ». Cet amour collectif du peuple, cet idéal démocratique, le conduira peu à peu à être révolutionnaire. Dans son œuvre,

(1) *La Vie Litiéraire*, 1^re^ série, p. 8. — (2) Martin-Chauffier, enquête de M. G. Picard, LXXXI. — (3) Mauriac, LXXVIII. — (4) Cahuet, XLVIII. — (5) G. Truc, p. 44, XIV. — (6) N. Ségur, LXXXVI.

il se reflète plus paisiblement, exception faite pour les polémiques ardentes de l'*Histoire contemporaine*. Il se traduit par « le goût des humbles existences, de leur pittoresque et de leur poésie (1) ». M. P. Bourget rapproche, par « ce côté peuple » (en enlevant au mot tout sens péjoratif) Anatole France et François Coppée. Il est vrai qu'Anatole France a eu un faible pour François Coppée. Relisez dans la *Vie Littéraire* (2) l'article qu'il consacre au livre de Coppée : *Toute une jeunesse*. Il y a plus que de l'éloge, il y a de l'émotion. C'est que tous deux avaient, comme le disait Barrès d'Anatole France, outre l'amour de Paris, celui « de la vertu courageuse, de la belle humeur, de la résignation, de la multitude vouée à la tâche rude de gagner son pain quotidien... (3). » L'histoire de Crainquebille n'est-elle pas une des œuvres les plus émouvantes d'Anatole France et comme son bréviaire de pitié sociale?

Une intelligence aristocratique, une sensibilité fine et pourtant populaire : tel apparaît Anatole France. Il porte allègrement ces contradictions, si tant est qu'il les considère comme telles. Il a toujours « pris la vie comme un spectacle, mais non à la façon d'un véritable observateur (4) ». C'est qu'il est paresseux : « paresseux avec une activité prodigieuse et une ingéniosité admirable... paresseux avec art et malice et jusqu'au bout (5) ». Jamais Anatole

(1) P. Bourget, XLIV. — (2) 3e série, pp. 289-97. — (3) Barrès, XXXVI. — (4) *Le Livre de mon ami*, p. 113. — (5) Roujon, p. 29, XIII.

France ne put s'adapter à une besogne régulière. Jamais — quantité d'exemples l'attestent, notamment ses déboires à la bibliothèque du Sénat (1) — il ne sut accepter une discipline. — Non : il ne s'agit pas ici de « contradictions ». Il s'agit d'un même esprit compréhensif et accueillant, qui réalise une harmonie générale dans la douceur de vivre, de sentir, de comprendre et d'aimer. C'est tout le secret d'Anatole France, symbolisé dans le sourire de son œuvre (2). Ce sourire, c'est le milieu de l'indulgence et de l'ironie. Il réalise, selon M. Bidou, « un merveilleux mélange d'Épicure et de saint François d'Assise (3) ». Comparaison bien piquante que M. Jérôme Tharaud avait développée au banquet des 80 ans de l'illustre écrivain : « Frère Léon « — dit saint François — il ne faut pas être mélan- « colique..... Mange, frère, et sois gai! »..... « M. Anatole France a-t-il jamais, comme frère Léon, pleuré dans sa cellule? A-t-il jamais regretté ses péchés — nous en commettons tous? Cela, c'est son secret. Le certain, c'est que jamais il ne nous a montré un visage *nubilosus*..... Comme saint François, il nous a fait vivre dans un univers indulgent. Il nous emmène sur des pentes aimables et, en nous offrant ses rêveries pénétrées d'intelligence comme un fruit de soleil, il nous dit, comme à frère Léon : « Mange, cher compagnon, et sois gai! (4) »

(1) Cf. L. Barthou, XXXVII. — (2) Cf. F. Gregh, LXI. — (3) Bidou, XLIII. — (4) Jérôme Tharaud, XCI.

Les témoignages abondent. Au lendemain de la mort d'Anatole France, un de ses plus fidèles amis confiait à l'*Opinion* : « La sensibilité d'Anatole France lui a permis de reconstituer les souffrances et les passions des autres. Tous les hommes qui ont vécu étaient présents à sa pensée, de la Grèce antique à Crainquebille. Depuis Gœthe, on n'avait jamais vu pareille hospitalité d'esprit. Deux Muses l'inspiraient : l'une, purement intellectuelle, commandait son attitude ironique; l'autre l'inclinait au sentiment (1). » Et M. Léon Blum, prenant la parole aux obsèques d'Anatole France, a souligné combien l'artiste en lui tourna toujours sa prédilection et ses complaisances vers les périodes du passé — antiquité grecque ou Renaissance — qui virent « le plus de liberté dans la pensée, de désintéressement dans le travail et de fraternité dans les mœurs (2) ».

II

L'Artiste

Le Poète

Premier essai d'un grand écrivain, l'œuvre poétique d'A. France trouve aujourd'hui la critique partagée, quand elle ne la laisse pas indifférente. Si l'on en croit M. Maurras (3), France serait de la

(1) P.-L. Couchoud, LII. — (2) L. Blum, CVII. — (3) Ch. Maurras, XI.

lignée de Racine et de Chénier ; d'autres sont loin de partager cette admiration enthousiaste : « Il n'est qu'un honnête élève du Parnasse qui ne respire que Leconte de Lisle. Ses vers sont soignés, ce qui ne veut pas dire habiles. Ils ont beaucoup de gaucherie, de lourdeur (1). » Voilà pour les Poèmes Dorés ; voici pour l'œuvre dramatique : « Les *Noces Corinthiennes* sont le chef-d'œuvre poétique d'A. France, ce qui ne veut pas dire que ce soit encore un chef-d'œuvre. La pièce est injouable, manque de tout ressort dramatique. Le lecteur ou le spectateur n'y voit plus qu'une déclamation contre le christianisme. » Ce n'était pas l'opinion de Lemaître, qui voyait dans les *Noces Corinthiennes* « un chef-d'œuvre trop peu connu et digne d'un A. Chénier (2) ».

Mêmes divergences déconcertantes quand il s'agit de déterminer le rôle d'A. France et sa place parmi les poètes contemporains. Ses détracteurs ne veulent voir en lui qu'un continuateur. Il ne serait qu'un bon élève des Parnassiens ; ses admirateurs au contraire voudraient en faire un chef d'école : « En 1873 le romantisme et le Parnasse subsistent en se transformant... France est l'initiateur de la salutaire réaction qui battra son plein un quart de siècle plus tard avec Ch. Maurras et Jean Moréas (3). » Ses véritables maîtres sont « Chénier, Racine et,

(1) P. Gély, novembre 1924, LIX. — (2) Lemaître, cité par A. Beaunier, XL. — (3) M. André, XV.

par-delà nos poètes, les Grecs et particulièrement les Alexandrins ». Il a eu le mérite de substituer « aux déclamations creuses, aux paysages bien peints, aux beaux vers indépendants de la phrase, aux beaux mots indépendants de la page... un paysage élyséen où l'être tout entier, avec ses sens, son cœur et son esprit, baigne dans une pure lumière à la fois matérielle et spirituelle ». A l'éclat factice il préfère « le génie presque voilé de son talent (1) ».

L'Historien

Comme le poète, l'historien a été oublié au profit du romancier; pas plus que le poète, il n'a échappé aux critiques. M. Gély (2) s'en prend aux « digressions », au « désordre » de *Jeanne d'Arc* et taxe A. France d' « d'inexpérience à manipuler les textes ». Surtout il ne lui pardonne pas d'avoir fait de Jeanne d'Arc une « hallucinée ». Mais ces critiques si sévères, qu'inspire peut-être l'esprit de parti, demeurent isolées. M. C. Jullian ne ménage pas les éloges. « L'histoire, écrit-il (3), peut revendiquer A. France comme un de ses plus charmants fidèles. Il l'a toujours passionnément aimée tout à la fois en ses lignes générales et en ses plus humbles détails. » Il possède à la fois « l'abondance... l'exactitude... la sûreté du jugement ». Sa curiosité s'étend à toutes les périodes de l'histoire. Dans le

(1) A. Thérive, LXXXVIII. — (2) Novembre 1924, LIX. — (3) C. Jullian, XXVII.

Procurateur de Judée « il a saisi le principe du christianisme, l'universelle charité »; il a admirablement compris la Révolution dans ses *Dieux ont soif*, œuvre d'historien et aucunement de polémiste. Mais historien, « A. France l'est plus que jamais lorsqu'il ne sort pas du présent, lorsqu'il ne fait pas de l'histoire... Dans un siècle *l'Orme du Mail* et *l'Anneau d'Améthyste* feront connaître aux historiens d'après-demain, mieux que tous les discours officiels, les habitudes de notre vie politique sous la III[e] République. » Chartiste par son respect du détail, si menu soit-il, A. France est proprement un historien par sa faculté « d'embrasser des ensembles », artiste enfin parce qu'il sait de « mille notations précises » faire « une vision d'ensemble ».

Le Critique

La *Vie littéraire* reste aujourd'hui une des parties les plus charmantes de l'œuvre d'A. France. Mais on oublie parfois que France dut pour beaucoup sa célébrité, sinon auprès du public, du moins auprès des maîtres, à ces chroniques des livres qu'il écrivait dans *le Temps*. On n'y attache peut-être pas non plus toute l'importance que le maître lui-même lui attribuait. Ne voyait-il pas dans la critique « l'histoire intellectuelle de l'homme (1) » « et la forme littéraire qui exige le plus de culture, qui

(1) A. F. cité par P. Souday, XXXIII.

convient le mieux à un public très civilisé et qui finirait peut être par absorber tous les autres? (1) » Il apportait une conception de la critique qui fit grand bruit; elle attira même sur France les foudres de Brunetière. Ne refusait-il pas à la critique « la moindre objectivité et l'ombre d'une certitude »? Il ne s'agit donc plus de juger ; le critique se contentera « de comprendre, d'expliquer, d'insinuer (2) ». Et même ne faut-il pas renoncer à comprendre? en réalité « le plaisir esthétique est fait de l'harmonie qu'un livre a avec son lecteur (3) ». Dès lors la critique se réduit à une sorte de confession : « la critique n'est qu'une espèce de roman, c'est-à-dire d'autobiographie, et ne consiste qu'à « raconter les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre (3) ». « Ce n'est pas à ce que dit France de la littérature qu'est due sa faveur, observe malignement M. Vandérem (4), mais à ce qu'il n'en dit pas. Ce n'est pas à sa façon de parler de la littérature, mais à sa façon de l'éluder. »

D'ailleurs, ce théoricien d'un impressionnisme extrême se trouvait être, en fait, le plus conservateur des critiques : « Au fond, malgré toute sa charmante fantaisie, notre bon maître est bien strictement classique. Il professe qu'il faut savoir goûter toutes les variétés du beau, mais c'est une faculté dont il n'abuse pas... Pour l'essentiel de ses

(1) P. Souday, XXXIII. — (2) P. Gély, janvier 1925, LIX. — (3) A. F. cité par P. Souday, XXXIII. — (4) F. Vandérem, XC.

jugements il ne différait pas tant de Brunetière, avec qui il s'est copieusement querellé, en conservant l'avantage d'une sensibilité exquise et d'une délicieuse ironie (1). »

L'Ecrivain — Le Romancier

S'il se trouve des critiques pour refuser à France les titres de poète, d'historien ou de philosophe, presque tous s'accordent à reconnaître en lui l'un des plus merveilleux ouvriers de la langue française. Son style joint la « grâce » à la « force (2) » ; il est « simple » jusqu'à la « nonchalance (3) » ; à la « concision » il unit « l'harmonie (4) » ; création d'un « magicien du mot », mosaïque d' « images rares (5) », il ne se dépouille pourtant jamais de son naturel, toujours à l'aise, « toujours bien disant même dans l'abstrait » ; plaisir des délicats, il reste accessible à la foule : « la difficulté pour la foule de goûter le style d'A. France n'est nullement certaine. Assurément la langue de cet auteur est très savante, et c'est peut-être la plus châtiée qui ait jamais été écrite dans notre pays. Mais comme tout le labeur de ce puriste consistait à donner sans cesse plus de lumière et de fluidité à ses périodes, il parvenait à les rendre accessibles à tous (6). » Il semble qu'il ait voulu lui-même

(1) P. Souday, XXXIII. — (2) G. Truc, p. 21, XIV. — (3) G. Hanotaux, CIX. — (4) A. Thérive, LXXXVIII. — (5) A. Cahuet, XLVIII. — (6) P. Gsell, LXII.

caractériser ce style, savant et naturel à la fois, quand il écrivait : « Le style simple est semblable à la clarté blanche. Il est complexe, mais il n'y paraît pas (1). » Nul ne fut plus attique et nul ne fut plus français : « A. France fut en notre âge l'héritier et le dauphin de la langue française. Le petit Pierre Nozière, en ses longues flâneries, l'oreille au vent, la recueillit sur ce quai Voltaire, où elle errait depuis la mort de l'auteur de *Candide*... Cet admirable dialecte de Paris, si pur, si frais, si fin, devint à la fois sa langue parlée et sa langue écrite (2). » Pour définir cette langue, il faut la comparer à celle des plus grands : « Il conte comme Voltaire, il raille comme Montesquieu, il insinue et flatte sous la rose comme Renan (3). » Certains même le placent au-dessus des plus grands maîtres : « Fénelon est moins vif et Voltaire moins harmonieux (4). »

Des qualités aussi hautes se retournent contre l'écrivain. On est charmé, mais une génération éprise de nouveautés, et qui, pour croire à sa propre grandeur, a besoin de rabaisser le passé immédiat, ne veut pas rester prisonnière de ce charme; elle se demande si le plaisir est de bon aloi, si l'écrivain ne serait pas simplement un styliste. M. P. Bourget (5) lui-même parle d'une « science lucide et minutieuse de la rhétorique ». D'autres,

(1) A. F. cité par J. Guehenno, XXV. — (2) G. Hanotaux, CIX. — (3) A. Suarès, d'après *Comœdia*, XCV. — (4) Gsell, XCIII. (5) XLIV.

moins révérencieux, ne voient en France qu'un délicieux joueur de flûte (1) ». Il aurait eu le tort de ne pas être de son siècle : « la faiblesse de l'œuvre d'A. France est d'avoir l'air classique, d'être faite sur le modèle d'œuvres classiques... Elle est une œuvre d'art inspirée d'œuvres qui furent vivantes, non une œuvre vivante (2). » Sa gloire facile serait due à son manque d'originalité : « il ne me paraît pas avoir « apporté », mais « continué ». C'est ce manque de nouveauté qui a fait sa gloire (3). » Il aurait trop puisé dans les livres, pas assez dans la vie : « Son miel de bibliothèque a l'arrière-goût un peu âcre et amer, et, il faut l'avouer, il butine le Musée et non l'Hymette (4). » Lemaître lui-même, dont M. A. Beaunier reprend quelques jugements (5), malgré l'attrait si vif qu'exerçait sur lui A. France, lui refusait le génie véritable; non pas qu'il mît en doute l'actualité de son œuvre : « les plus récentes curiosités, écrivait-il, et les sentiments les plus rares d'un âge de science et d'inquiète sympathie sont entrés dans la composition de son talent littéraire »; mais il lui apparaissait comme un « mandarin excessivement savant et subtil ». Il y a, a côté des hommes de génie, « des artistes qui sans eux n'existeraient pas, qui jouissent d'eux et en profitent, mais qui, beaucoup moins puissants, se trouvent être en somme plus intelligents que ces

(1) M. Berger, LXXXI. — (2) J. Cocteau, LXXXI. — (3) L. Delarue-Mardrus, LXXXI. — (4) P. Gsell, LXII. — (5) A. Beaunier, XL.

monstres divins, ont une science et une sagesse plus complète, une conception plus raffinée de l'art et de la vie. » Allant plus loin, M. F. Mauriac (1) fait de France un fabricant de vieux-neuf : « C'est un antiquaire qui achète très cher du vieux bois pour construire de vieux meubles avec une naïveté savante... A travers les légendes dorées et les mémoires ce vieux bûcheron a ramassé les branches des arbres où ont frémi les nymphes, et il a rapporté des marbres qui avaient encore la forme d'un torse divin... Voilà peut-être le seul grand romancier dont on puisse dire que l'érudition a nourri l'œuvre... Il ne respirait à l'aise que sous les rois... il fut étranger au monde moderne, ennemi de son temps. » M. J. Guehenno (2) conteste cette affirmation gratuite que contredisent et les œuvres et la vie de France : « Le goût de la sagesse fit d'A. France un humaniste... Et de l'humanisme A. France n'eut jamais cette conception étroite et byzantine à quoi certains esprits ont pensé le réduire. L'humanisme n'était pas pour lui lettre et forme, mais vie et esprit. Humaniste, il l'est tout de même que l'étaient Diderot, Chénier, comme eux préoccupé d'accorder l'art à la science et de donner aux pensers modernes une expression classique. »

Les adversaires de France vont plus loin. Non contents de le rejeter dans un passé mort, ils l'accusent de n'avoir été que par ce passé ; on parle

(1) F. Mauriac, LXXVIII. — (2) J. Guehenno, XXV.

du « procédé des annexions furtives (1) » et, en termes plus directs, de « plagiats ». M. G. Maurevert (2) dresse la nomenclature des « sourciers » d'A. France, et ils sont nombreux; lui-même étudie quelques-uns de ces plagiats; mais, à la différence de la plupart des sourciers, il ne tient pas rigueur à France de ses imitations et conclut : « Il est lui-même, comme ses héros, le plus gentil esprit qui ait jamais fleuri sur cette terre de Gaule et qui ne pouvait fleurir que là. » A vrai dire, la question dépasse ici la personne d'A. France, et ce sont deux conceptions du génie qui s'opposent. Pour les uns le génie est « gratuit, absolu ». M. Johannet (3) veut que le génie le « transporte, l'illumine ». Réagissant contre cette conception romantique, M. de Pierrefeu (4) montre que le génie ne se révèle pas toujours aussi aisément : c'est ainsi que celui de Shakespeare n'a pas frappé ses contemporains. Reprocher à France de n'avoir qu'une faible originalité, c'est tomber dans « le travers récent. C'est une préoccupation que les grands écrivains n'ont jamais eue... prétendre que France imite et les autres non, c'est un peu oublier les innombrables citations d'Euripide, de Sophocle, de Lucain, que les commentateurs empilent justement au bas des éditions de Racine et de Corneille ». L'accuse-t-on de faire du pastiche? « Ce qui importe, c'est la manière de

(1) F. Vandérem, XC. — (2) G. Maurevert, X. — (3) IV. — (4) J. de Pierrefeu, XCIX.

souffler sur l'argile, d'exprimer des choses communes mieux que tous les autres et de façon si intelligible que l'on n'aura plus besoin de les lire ailleurs que chez vous. »

Posé en ces termes, le problème risque d'être insoluble. Aussi la critique lui donne-t-elle cette forme plus restreinte : « A. France est-il un véritable romancier? » Ses livres se lisent sans ennui, sans que l'attention se ralentisse, et pourtant sont-ils bien des romans? Ont-ils d'abord une action comme l'exige le genre? Certains le contestent ; « Il a fait de longues nouvelles... des contes philosophiques où la fantaisie et le paradoxe l'emportent sur la vérité, et les souvenirs de l'amateur et du lettré sur l'observation, et auxquels il ne manque que des personnages et une action (1). » Il livre tout ce qu'il a dans la tête ; pour le faire il négligera jusqu'à l'apparence de composition : « C'est ainsi que M. Bergeret paraissait toutes les semaines dans l'*Écho de Paris*. Contraint par la nécessité de produire, l'auteur poussait ses chroniques sans beaucoup de suite, sans même une grande cohésion interne, car peu à peu le protagoniste évolue et, de personnage falot, cible des flèches de l'auteur, il devient son porte-paroles (2). » Ce n'est pas d'ailleurs incapacité radicale de composer, « c'est son indolence seule et nullement son impuissance à

(1) P. Gély, janvier 1925, LIX. — (2) P. Gély, février 1925, LIX.

percer les secrets du roman qui l'empêchera de devenir un maître »; quelle qu'en soit la raison, « il reculera toujours devant l'effort de dresser une composition nette, équilibrée, serrée ». Mais, pour qu'un roman soit bon, est-il nécessaire qu'il soit conforme à certaines lois théoriques du roman? Ceux qui reprochent à France de manquer d'originalité croiraient-ils encore à l'existence de genres à règles fixes? Le roman de France se lit et plaît, c'est qu'au fond il possède « une unité autrement robuste que celle d'une intrigue adroitement nouée... c'est la cohésion de l'esprit (1) ».

Plus sévère encore est cette critique, A. France n'a pas créé de personnages : « Les êtres que modelaient ses doigts fins prenaient un aspect d'objets d'art plutôt que de créations vivantes, et, dans ses récits, l'homme figurait plutôt à l'état de pantin que d'être réel. Ses personnages sont de délicieux bibelots de vitrines, ce ne sont pas de complexes créatures humaines (2) »; et si M. Hovelaque reconnaît que « cependant, à force d'intelligence, il a créé quelques êtres viables », il ajoute : « viables surtout lorsqu'ils sont une projection de sa propre nature, Jérôme Coignard, M. Bergeret ». M. Gély écrit dans le même sens (3) : « Jérôme Coignard, personnage cocasse, misérable et charmant, est en réalité l'esprit d'A. France. » Mais la parenté qui unit les héros d'A. France ne

(1) P. Gsell, p. 125, III. — (2) E. Hovelaque, LXIV. — (3) P. Gély, janvier 1925, LIX.

leur enlève pas leur individualité propre : « L'adorable invention que M. Bergeret, frère cadet de S. Bonnard, si honnête homme, si crédule à son raisonnement qui n'est pas si sûr, si intelligent et naïf et cependant très adroit, doux ami de son repos et curieux afin de goûter aussi les alarmes de l'incertitude (1). » Et que de types variés à côté de lui! Piedagnel, « le séminariste qui contracte la haine du prêtre (2) », Worms-Clavelin, « ce Juif franc-maçon préfet de la République », le « ministre égrillard » Loyer, le baron juif de Bonmont, « jeune snob », M. Guitrel, « professeur d'éloquence sacrée, prêtre mondain et arriviste », le commandeur Aspertini, l'archiviste Mazure, Mme de Gromance qui fait « avec tant de facilité, avec le bonheur de son mari, celui de tant d'autres ». Et maintenant l'on peut s'étonner quand on lit, chez des admirateurs, « la chaude sympathie, la profonde humanité qui animent les œuvres des vrais créateurs lui faisaient défaut (3) », « son admirable intelligence ne va pas jusqu'à la puissance qui donne l'être (4) ». Et l'on s'autorise d'une boutade du maître pour lui refuser l'émotion qui crée : « J'ai rarement ressenti le vent de l'inspiration; mon porte-plume n'a rien de lyrique, ne bondit pas, il fait son petit bonhomme de chemin. Je n'ai jamais ressenti non plus l'ivresse

(1) A. Beaunier, XL. — (2) P. Gély, fév. 1925, LIX. — (3) E. Hovelaque, LXIV. — (4) A. Suarès d'après *Comœdia*, XCV.

du travail, j'écris péniblement. » C'est ce que M. Jaloux exprime ainsi (1) : « Il y avait chez Barrès cet élément de pure poésie que France n'a jamais connu... Je veux dire une poésie qui ne naît pas seulement d'un agencement de mots plus ou moins harmonieux, mais d'un état lyrique de la pensée ou de l'émotion. » C'est donc à un défaut de sensibilité que serait due cette insuffisance; son œuvre est dénuée de la « tragédie de l'émotion, cet incomparable agent reproducteur. Les plus grands mouvements du cœur ont dû gêner ce génie dans son divin plaisir d'écrire (2) ». France avait sans doute, selon l'expression de Maurras, « la sensibilité de l'intelligence (3) », mais cet art ne relève ni de la bienveillance ni de la bonté : « A. France a infiniment mieux compris la foule de ses personnages dénués de cœur que le petit nombre des créatures tendres qu'on rencontre çà et là dans son œuvre (4). » Ce « cœur médiocre... a méconnu la forme de sensibilité la plus accessible qui soit, celle de l'enfant. Ses enfants ne font qu'analyser leur cerveau comme des philosophes. Un roman comme *Le Petit Chose* ou *Jack* est plus touchant et plus près de la vérité (5) ». Il n'aurait pas compris non plus l'amour : il n'y voit qu' « un besoin physiologique, rien de plus... Il est admirable que A. France, qui a été continuellement préoccupé par l'amour, qui en a parlé sans

(1) E. Jaloux, LXVI. — (2) G. Chérau, LXXXI. — (3) Ch. Maurras, XI. — (4) P. Lhande, LXXIV. — (5) F. Vandérem, XC.

cesse, qui l'a toujours suivi d'un regard enivré, ne nous y ait jamais fait faire de découvertes (1). » Qu'il ait eu de l'amour une conception étroite, il ne s'ensuit pas qu'elle manque de force. *Le Lys Rouge* en est la preuve : « Il a découvert dans l'humanité une espèce d'animalité constante, une fureur de passion qui fait craquer les beaux dehors d'élégance ou de civilité, une sensualité affreuse et qui cherche les ornements et qui, sous les ornements, garde et sa laideur et sa bassesse. Il a voulu que ce fût à Florence, où fleurit en beauté la splendeur de l'esprit humain, que se déclarât son drame farouche et horrible (2). »

Tant de jugements contradictoires peuvent déconcerter. Deux conceptions d'art s'opposent ici. Certaines jeunes écoles éprises de réalisme aigu ne peuvent goûter ce réalisme vu à travers d'autres formes d'art et de pensée : « Il n'aimait la réalité que traduite, douée d'un style, en somme repensée par un cerveau supérieur, le sien. C'est pourquoi sa gloire de moraliste offusque déjà un peu sa gloire de peintre des figures humaines. C'est un maître à penser (3). » On ne peut l'accuser de ne pas comprendre la vie, encore moins de ne pas s'y intéresser : « Il découvre dans les institutions, les mœurs, les livres et les choses, l'âme palpitante des réalités nouvelles dont son art incomparable nous enri-

(1) P. Gély, janvier 1925, LIX. — (2) A. Beaunier, XL. — (3) A. Thérive, LXXXVIII.

chit (1). » Mais son réalisme paraît étroit à certains parce qu'il se confine dans l'étude de l'homme et plus particulièrement de l'intelligence humaine : « Rien de l'homme ne lui était étranger... L'étonnante étendue de ses connaissances toujours pénétrées d'esprit, l'aisance souveraine avec laquelle il se mouvait dans les idées et les siècles, donnaient une forte substance à ses discours ironiques et mettaient comme un arrière-fond de philosophie à tout ce qu'il écrivait. Nul n'a su mieux que lui faire sentir, derrière les êtres et les choses, les forces éternelles qui les soutiennent un instant à la lumière (2). » En un mot, « il laisse indifférent tout ce qui est indifférent à la pensée (3) » ; son grand mérite « c'est d'avoir dominé les insipides excès des naturalistes et les divagations absconses des symbolistes et des décadents (4) ». Il y a joué sa popularité : « Trop fin pour les uns, trop clair pour les autres, trop fort pour tous, il a dû se résigner à voir ses contemporains abandonner la meilleure part de la nourriture qu'il leur offrait... Le sentiment a recouvert les cadres logiques et a tout mêlé... Une autre esthétique est née, faite de pièces, parfois éblouissantes, et de morceaux disparates (5). » C'est ainsi que France « achève une tradition. Produit extrême et très pur de la seule tradition gréco-latine, il est le terme d'une culture : il distingue, il

(1) G. Truc, p. 21, XIV. — (2) E. Hovelaque, LXIV. — (3) G. Truc, p. 87, XIV. — (4) G. Truc, p. 72, XIV. — (5) G. Truc, p. 75, XIV.

classe, il analyse, il parle, il pense, pendant que nous, nous agitons... nous déroulons des chapelets de phrases incolores à la surface des choses (1). »

III

Les idées politiques

On discute A. France. Mais beaucoup de ceux qui discutent l'écrivain lui rendent inconsciemment hommage par leur empressement à revendiquer l'homme politique : A. France était de ceux qu'on n'aime pas à voir dans le camp adverse, et tous les partis voudraient en faire leur champion. Quelques adversaires irréductibles, il est vrai, le repoussent. *Clarté* (2) dénonce le « bourgeois » qui se donnait des airs de révolutionnaire, tandis que d'autres voient en lui un maître d'anarchie : un assassin, un certain Raymond la Science ne s'abritait-il pas derrière Crainquebille dont on trouva un exemplaire sur lui? M. Gustave Hervé ne s'autorisait-il pas d'A. France pour « traîner dans le fumier le drapeau de Wagram et pour étaler un malthusianisme répugnant »? « De lui à moi, avouait en souriant le maître, il n'y a qu'une différence de style. Je dis les mêmes choses, mais je les dis mieux (3). »

Ces critiques font exception. La plupart revendi-

(1) G. Truc, p. 76, XIV. — (2) Clarté, L. — (3) P. Gély, février 1925, LIX.

quent A. France, depuis la gauche révolutionnaire jusqu'à l'extrême droite. Celui qui apparaît aux uns comme le champion des idées nouvelles est salué par M. Maurras (1) comme « le plus grand des contre-révolutionnaires » ; il est difficile d'imaginer un réquisitoire plus sévère pour les institutions démocratiques que celui de l'abbé Lantaigne. La vie même d'A. France serait loin d'offrir cette unité idéale que lui prêtent les partis de gauche. On oublie le zèle patriotique du vieillard qui, en 1914, réclamait un fusil et écrivait : « La victoire est certaine, mais il faudra l'aller chercher loin, la poursuivre jusqu'au cœur de l'empire germanique (2) », et encore : « Je suis comme vous, Hervé, je n'ai d'ennemis que ceux de mon pays », et même : « Pour moi, si j'apprenais que des Français se laissaient séduire par le fantôme voilé d'une paix hideuse, je demanderais au Parlement de déclarer traître à la patrie quiconque proposerait de traiter avec l'ennemi, tant qu'il occuperait une partie de notre territoire et celui de la Belgique. » La critique de gauche objecte que ce chauvinisme ne fut qu'un entraînement passager. Certains même, comme M. Mathiez (3), laissent entendre que A. France put craindre le sort de Jaurès à une époque où il était dangereux d'être pacifiste. Mais *Les Dieux ont soif*? un coup plus terrible put-il être porté aux idées révolutionnaires ?

(1) Ch. Maurras, XI. — (2) A. France cité par P. Gély, février 1925, LIX. — (3) A. Mathiez, LXXVII.

M. Jullian (1) répond que dans ce roman A. France fait œuvre d'historien, non de polémiste. Soit, mais A. France ne se gênait pas pour médire de la Révolution : on lui devrait les guerres de nationalité, la tyrannie de Napoléon, le triomphe de la bourgeoisie, le régime ploutocratique. Mais dès lors, ce qu'il reprocherait à la Révolution française c'est bien plutôt d'avoir été incomplète, et *l'Humanité* (2) utilise ces mêmes arguments en faveur de sa propre thèse : « Il a souhaité la Révolution Sociale et l'avènement du communisme dès qu'il a compris que la société issue de 1789, édifiée sur l'écrasement du prolétariat, engendrait indéfiniment des guerres et perpétrait l'iniquité. » A. France n'est donc pas « en deçà de la Révolution, mais au delà (3)... Son prétendu conservatisme ou réactionnarisme de naguère, ajoute M. Souday, n'était qu'épisodique, apparent et superficiel. Mais sur les questions qui servent de pierre de touche et classent vraiment les hommes, on l'a toujours vu s'orienter vers la voie où il s'est depuis engagé sans réserve. » A. France révolutionnaire, puisqu'il faut bien admettre le fait, voilà qui semble une véritable énigme à certains critiques de droite : « Voici donc un humaniste non pareil, un écrivain égal aux plus grands qui aient jamais illustré notre pays, un profond, aigu, voluptueux critique d'art, un dégustateur exquis et déli-

(1) C. Jullian, XXVII. — (2) *L'Humanité*, CIII. — (3) P. Souday, XXXIV.

cieux de littérature, un étonnant connaisseur d'âmes, un dilettante, un ironique, un érudit, un dégoûté, un homme au sourire fin, charmant, narquois et invincible, et, dans les dernières années de sa longue vie, ce vieux patricien s'est tourné vers la gauche au point de se faire anarchiste, bolcheviste, communiste (1). » Comment expliquer cette énigme? par « l'influence omnipotente de Jaurès »? la raison est insuffisante. Fût-ce « par une sorte de dégoût universel » ? mais il n'avait rien d'un Hamlet, « ce païen si savant en l'art de découvrir et de savourer les grâces de la vie... Caprice a-t-on dit encore, toquade d'amateur pour les coryphées de la révolution, curiosité d'historien. » C'est, semble-t-il, ce que suggérait M. Maurras quand il écrivait (2) : « Sans doute cet homme du XIX^e siècle trouvait-il les socialistes et les anarchistes plus sympathiques ou plus amusants que les « bourgeois de droite ». « Allons donc, un caprice de vingt ans, une toquade dont on ne s'évade plus (3)... Fut-ce passion profonde envers la révolution sociale, foi mystique en l'avenir communiste? » comment croire à « un tel accès de religion politique chez ce sceptique entre les sceptiques ? » L'évolution de France s'explique si on la situe à l'époque de l'Affaire Dreyfus : « Cette grande querelle ne lui a pas semblé suffisamment close par un dénouement judiciaire satisfaisant. Il

(1) M. Boulenger, C. — (2) Ch. Maurras, XI. — (3) M. Boulenger, C.

en a déduit l'obligation de réformer une société qui avait permis de tels abus. » D'ailleurs l'Affaire Dreyfus ne fut que l'occasion de cette évolution. Disciple du XVIII[e] siècle, il en adopta un des dogmes essentiels, la croyance au progrès : « Dans sa vie comme dans ses livres, nulle part on ne voit A. France prêcher l'abstention ni renoncer à l'espérance. L'impitoyable clairvoyance de ce soi-disant sceptique jamais ne méconnaît les nobles possibilités de l'âme humaine. Et s'il détruit les légendes, s'il ramène tout idéal à la mesure humaine, s'il le raille parfois, s'il montre tous les obstacles auxquels il échappe, ce n'est point pour diminuer cet idéal ni pour détourner de lui. Si la vérité est triste, le courage humain est illimité. La continuité de l'effort des hommes vers le mieux, en dépit de toutes les défaites, de toutes les erreurs, de toutes les régressions, voilà l'âme de sa grande œuvre (1). » Et la raison même lui eût-elle prouvé l'inanité des efforts humains, il n'en eût pas moins obéi à la voix du cœur et pris le parti des malheureux : « Il a vu la misère de la condition humaine, il n'en a pas pris son parti; n'ayant pas foi aux compensations éternelles, il a rêvé, il a souhaité un peu de paradis sur cette terre (2)... »

(1) B. Crémieux, XIX. — (2) A. Petit, d'après *Comœdia*, XCV.

IV

La philosophie d'Anatole France

La philosophie d'Anatole France est-elle conciliatrice de son art et de ses idées politiques? Devant cette pensée ondoyante et diverse, certains ont renoncé. M. Marcel Boulenger en souligne le caractère énigmatique (1); M. Chaumeix (2) et quelques autres ont mis à se défendre des hypothèses un scrupule délicat. Le reste, plus hardi, a tenté l'aventure. Chacun hasarde sa théorie propre, et les théories se heurtent plus souvent qu'elles ne se complètent.

Tout d'abord, Anatole France est-il « un penseur »? Anatole France, ce raffiné, ce capricieux qui effleure et butine plus qu'il ne travaille? Son dilettantisme jette comme un premier voile sur sa doctrine. D'aucuns se refusent à admettre qu'on puisse être à la fois agréable et profond et se contentent volontiers de la grâce légère qui, pour eux, suffit à la gloire de Sylvestre Bonnard et de Jeanne Alexandre : « Une élite — dit M. Edm. Haraucourt — a décidé de jouer à être heureuse, et elle entrevoit que ce soit possible. Anatole France semble bien être le prototype de ces figures-là; il est, par excellence, le Délicieux, et l'on n'en voit pas d'au-

(1) *Écho de Paris*, C. — (2) *Gaulois*, XCV.

tre qui représente mieux que lui la faculté de percevoir les délices de la pensée (1). » Même à qui pousse plus avant, le dilettantisme apparaît souvent un vice d'origine, qui rend la pensée superficielle et peu cohérente. Il en demeure, selon M. Cahuet, tout de même trop dans son cas et dans son œuvre pour que sa pensée nous impose avec beaucoup de force sa direction et ses négations (2) ». — D'autres, enfin, déplorent l'équivoque et protestent avec une énergie qui va, chez M. Gonzague Truc, jusqu'à l'indignation fervente. Oui, concède-t-il, « il se pourrait que l'art d'Anatole France n'ait pas été sans dommage pour sa gloire, mais sa pensée marque pourtant un ordre, puisque l'ordre est la condition de la pensée!... Dilettante! prononce-t-on!... Il est trop intelligent et trop sensible pour n'être que cela; il sait mieux que tout autre que ce mot équivaut à « impuissant » (3). — Le vrai, selon M. Pierre Chaine, est que le dilettantisme est « un masque élégant et courtois (4) », et M. Guehenno (5) croit à des luttes intérieures que l'écrivain nous a cachées avec une sorte de pudeur. De ces débats, nous connaissons mal la nature; nous imaginons, sans preuves, qu'ils furent purement spéculatifs : On en trouve les traces tout au long de la période qui va de 1868 à 1881, de la publication de l'étude sur Alfred de Vigny à celle du

(1) *Information*, XCV. — (2) Cahuet, XLVIII. — (3) G. Truc, pp. 55 et 118-19, XIV. — (4) *Œuvre*, XCV. — (5) XXV.

Crime de Sylvestre Bonnard. La philosophie qui s'y fait jour est encore bien hésitante. « Le positivisme, en effet, le scepticisme, le pessimisme parnassien se disputaient avec l'épicurisme la maîtrise de cet esprit et peut-être n'ont-ils jamais cessé de se la disputer (1). »

Le champ où se rencontraient ces philosophies diverses avait été laissé libre par la religion. De bonne heure, Anatole France a perdu la foi. Expérience qui serait banale entre toutes, si elle n'était rehaussée de l'influence et de l'exemple de Renan. Disciple d'un tempérament original, Anatole France reste disciple tout de même de ce maître aimé « jusqu'à l'idolâtrie ». A l'égal de Renan, il a dirigé contre la foi une ironie qui s'inspire de toute la critique protestante; il a porté dans l'irréligion « la curiosité des choses religieuses (2) », l'onction et le mysticisme de sa première éducation catholique et comme le souvenir de la « blessure inguérissable » que le Christ fit au monde en lui révélant sa misère. Athée « avec dévotion », il l'est aussi avec rancune. Il pactise avec Satan pour qui est vive « son affectueuse sympathie (3) ». Renan — dit M. Gély — « lui a donné jusqu'à cette manie de mêler, non sans perversité, la religion aux épisodes les plus saugrenus et les plus profanes (4) ». Et M. Roujon : « C'est chez France une sorte de

(1) Guehenno, XXV. — (2) Gély, nov. 1924, LIX. — (3) E. Hovelaque, LXIV. — (4) Gély, nov. 1924, LIX.

sadisme intellectuel que de prendre le langage de la foi pour détruire la foi. » — Témoin Paphnuce : « une des plus grandes joies d'Anatole France consiste à saisir un saint homme et à le conduire à la damnation selon toutes les règles de l'art (1) ». — Politiquement, cet athéisme évolue, « peu à peu, mais avec soin », vers l'anticléricalisme : « les *Noces Corinthiennes* ne sont devenues une œuvre anticléricale que sous le ministère Combes (2) ». Il en faudrait moins, cela se devine, pour attirer à Anatole France la censure des catholiques, dont certains voient dans cette attitude « un gauchissement perpétuel de la raison et une profanation du cœur (3) ».

Par quoi remplacer cette religion défaillante? Anatole France, jeune encore, s'est efforcé de croire au règne de la raison et à l'avenir de la science. En cela, c'était toujours Renan qu'il suivait, mais aussi Darwin (« les livres de Darwin, dit-il, étaient notre Bible »), mais aussi Spencer, et Taine surtout, qui suscite vers 1870 « une sorte de religion », celle de la méthode objective et de la philosophie de l'histoire. Cette foi nouvelle ne tarda pas à sombrer à son tour, et il n'en devait rester chez Anatole France que certaines manies invétérées de chartiste. Il reconnaît, dans la *Vie Littéraire* (4), avoir péché par excès de confiance. Le rationalisme universel,

(1) Roujon, pp. 140-41, XIII. — (2) Roujon, pp. 141, XIII. — (3) Lhande, LXXIV. — (4) 4e série, p. 43.

fondé sur les méthodes positives, était un si beau rêve! Mais, ajoute-t-il, « il faut bien reconnaître que les choses ne vont pas aussi vite que nous pensions et que l'affaire n'est pas aussi simple qu'elle nous paraissait. M. Ernest Renan, notre maître, qui, plus que tout autre, a cru, a espéré en la science, avoue lui-même, sans renier sa foi, qu'il y avait quelque illusion à penser qu'une société pût, aujourd'hui, se fonder tout entière sur le rationalisme et l'expérience ».

La science, génératrice d'enthousiasme, devenait génératrice de doute, et notamment la science historique. « L'histoire l'a passionné. Il l'a interrogée avec une clairvoyance singulière. Il a deviné sans peine les mobiles des mortels dès longtemps disparus. Il les a découverts intolérants, cruels et sanguinaires. Et, par la vanité des opinions anciennes, il a dénoncé la légèreté des nôtres... (1). »Déjà, dans cette voie, il dépassait Renan. En effet, Renan lui offrait le modèle « d'un esprit indécis qui se fait une grâce de ses hésitations et qui, ne pouvant concilier dans un système puissant ses diverses hypothèses, s'amuse à les faire chatoyer en les opposant... (2) ». Du moins, croyant à la science, il ne « reniait pas sa foi ». Anatole France va plus loin. Ce qu'il nous propose, comme fit Voltaire, c'est un « idéal de pensée négative (3) » qui exclut

(1) P. Gsell, XCIII. — (2) Gély, nov. 1924, LIX. — (3) P. Bourget, XLIV.

même la science. « Renan — écrit-il — croyait que la science changerait le monde, parce qu'elle perce les montagnes. Je ne crois pas comme lui qu'elle puisse nous diviniser (1) ». De fait, comme celui de Voltaire, le doute d'Anatole France se fait amer et corrosif : c'est une faculté « singulière, exquise, philosophique, immorale, transcendante, monstrueuse, pleine de malignité, dommageable aux personnes et aux biens, contraire à la police des États et à la prospérité des empires, funeste à l'humanité, destructrice des dieux, en horreur au ciel et à la terre (2) ». Pour lui, qui ne doute pas est un sot. Il a d'étranges orgueils ; il se vante de sa faiblesse comme d'une force, et de son imperfection comme de sa raison d'être. Quand vient l'époque de ses controverses fameuses avec Brunetière, il manifeste quelque violence, tant et si bien que Jules Lemaître ne peut s'empêcher d'écrire : « On a vu depuis quelques années croître magnifiquement ce que des théologiens appelleraient son esprit de malice et son impiété. C'est M. Brunetière qui, en morigénant M. France, l'a contraint à sortir, pour ainsi parler, tout le XVIII[e] siècle qu'il avait dans le sang... (3) »

La nature, pour Anatole France, « se joue cruellement de notre ignorance et de notre imbécillité (4) ». La métaphysique? « Un métaphysicien

(1) *Jardin d'Épicure*, p. 44. — (2) *Ile des Pingouins*, p. 214. — (3) *Contemporains*, 6[e] série, p. 373. — (4) *Jardin d'Épicure*, p. 65.

n'a pour constituer le système du monde que le cri perfectionné des singes et des chiens. Ce qu'il appelle spéculation profonde... c'est de mettre bout à bout, dans un ordre arbitraire, les onomatopées qui criaient la faim, la peur et l'amour dans les forêts primitives et auxquelles se sont attachées peu à peu des significations qu'on croit abstraites quand elles sont seulement relâchées (1). » Les systèmes? Il n'y en a pas. « L'esthétique ne repose sur rien de solide. C'est un château en l'air. On l'appuie sur l'éthique. Mais il n'y a pas d'éthique. Il n'y a pas de sociologie. Il n'y a pas non plus de biologie. L'achèvement des sciences n'a jamais existé que dans la tête de M. Auguste Comte, dont l'œuvre est une prophétie. Quand la biologie sera constituée, c'est-à-dire dans quelques millions d'années, on pourra peut-être construire une sociologie... Mais alors, notre planète sera bien vieille et touchera au terme de ses destins... (2) »

N'est-ce pas là, depuis Voltaire, « le plus amer élixir de pessimisme qu'un écrivain de génie nous ait tendu dans la coupe la plus merveilleusement ciselée? (3) » Anatole France semble toucher le fond des doutes humains... Mais le scepticisme absolu n'est qu'une attitude théorique de l'esprit. S'y maintenir est une gageure, puisqu'il est, par définition, sceptique sur la valeur du scepticisme

(1) *Jardin d'Épicure*, p. 62. — (2) *Jardin d'Épicure*, pp. 170-71. — (3) P. Bourget, XLIV.

même. Ayant « abusé de la liberté de pensée jusqu'à en avoir la nausée (1) », Anatole France n'a pas échappé à la commune loi et a reculé à la dernière minute. L'aveu s'en trouve consigné au tome III (2) de la *Vie Littéraire* : « J'ai regardé, plus d'une fois, du côté du scepticisme absolu. Mais je n'y suis jamais entré ; j'ai eu peur de poser le pied sur cette base qui engloutit tout ce qu'on y met. J'ai eu peur de ces deux mots, d'une stérilité formidable : « Je doute ». Leur force est telle que la bouche qui les a une fois convenablement prononcés est scellée à jamais et ne peut plus s'ouvrir. Si l'on doute, il faut se taire ; car, quelque discours qu'on puisse tenir, parler, c'est affirmer. Et puisque je n'avais pas le courage du silence et du renoncement, j'ai voulu croire, j'ai cru. » Une telle confession fait qu'on est bien obligé de ne plus le considérer comme un parfait sceptique.

Quelle est la nature de cette nouvelle croyance ? A voir les critiques hésiter, on se rend compte qu'il est bien malaisé de la définir. Anatole France est-il agnostique, positiviste, matérialiste, épicurien ? Ou bien retiendra-t-on plus simplement sa propre profession de foi : « J'ai cru du moins à la relativité des choses et à la succession des phénomènes ? (3) » Cela porte un nom en philosophie, et c'est même, au dire de M. Gonzague Truc, le dernier

(1) Roujon, p. 63, XIII. — (2) *Préface*. — (3) *La Vie Littéraire*, 3e série, *Préface*.

venu des systèmes, le phénoménisme. Le phénoménisme admet seulement la réalité de ce qui tombe sous les sens et ne cherche rien au-delà d'une démonstration mécanique, historique, ou sociologique de l'univers matériel et moral (1). C'est l'aboutissement du raisonnement critique. Il ne voit dans le monde qu'un tissu d'apparences, — une fantasmagorie, dira Anatole France. Quant au fond des choses, nos efforts pour l'atteindre sont puérils et vains. Les grandes lois scientifiques, auxquelles l'âge moderne a demandé de résoudre l'énigme de la matière — la théorie des mouvements vibratoires, par exemple — lui semblent un jeu ingénieux, mais décevant (2).

Pour n'être plus du scepticisme, c'est toujours, on le voit, une philosophie désenchantée qui découronne l'idéal humain. On lui reproche d'être humiliante et stérile. Contre elle monte l'accusation de toutes peut-être la plus dangereuse : c'est une philosophie « de primaire ». « Elle a — dit M. Mauriac (3) — je ne sais quoi de grêle et de pauvre; elle n'est l'envers d'aucune foi » ; — et il ajoute durement : « Un primaire lit deux pages du *Jardin d'Epicure* et son œil se mouille. Anatole France enseigne aux gens incultes et pressés le moyen court pour devenir un esprit supérieur. » — M. Massis défend le point de vue catholique. Il

(1) Cf. G. Truc, p. 96, XIV. — (2) Cf. P. Gsell, XCIII. — (3) LXXVIII.

dénonce cette humilité, qui n'est au fond que la vanité d'un esprit rebelle, et ce scepticisme, qui dénote une faiblesse foncière de caractère et de cœur. « Ce n'est point le doute de Pascal, qui n'était qu'un regard de la foi (1). » Enfin, le plus chaud admirateur d'Anatole France, M. Gonzague Truc lui-même, fait pénitence pour le maître : « Ayant réussi à réduire la matière à son service et à noter des rapports raisonnables entre les choses, il (le « primaire ») conclut que c'est là tout et ne cherche pas plus loin. Aussitôt, son échelle de valeur se proportionne à sa taille. Il met au premier plan les tâches qui doivent accroître le confort..... Il ne veut rien savoir hors de ce qu'il sait ainsi et ignore plus encore qu'il ne les méprise le philosophe et le métaphysicien. Il borne la morale à la pratique et à l'histoire; il ne travaille que dans le tangible et le positif..... C'est une faiblesse, et il y a ainsi dans le caractère d'Anatole France et dans son œuvre, comme chez Renan ou Voltaire, couvertes de fleurs, des armes que saisiront, sous prétexte de civilisation, les pires Barbares : et c'est là le châtiment de ces grands prêtres contre l'esprit (2). »

Ce vice radical, Anatole France l'a senti, comme il sentait tous les défauts de sa doctrine. Sincèrement, il s'est efforcé d'y pallier. Avec une bonne foi et une générosité naturelles qu'on ne songe

(1) Massis, VIII. — (2) G. Truc, pp. 108-110, XIV.

guère à lui contester, il a, pour ainsi dire, ramené en ce monde les vertus que son scepticisme supprimait dans l'autre. Telles étaient les ressources de son esprit que, d'un système élémentaire comme le phénoménisme, il a extrait plus de choses qu'on n'aurait jamais osé croire. « Il reste profond en s'abstenant d'approfondir; lié à un monde qui abolit toute culture, il retient encore un moment cette grâce des anciens jours. Cette fantasmagorie terrible, cet abîme invisible et incessamment ouvert d'où sortent et où disparaissent les apparences, offrent une matière assez ample à la morale et à la méditation (1). »

Elle suffit en effet à son sentiment esthétique. En art comme en amour, point n'est besoin de science : la science est importune et l'instinct suffit. C'est du sentiment que relève la beauté, et c'est par lui seul qu'on peut « en saisir les formes délicates (2) ». La littérature est un art : « elle n'a d'objet que le beau ». L'histoire est un art : « on n'y réussit que par l'imagination ». Tout pour lui relève de l'art. C'est ce que M. Lanson appelle son « esthétisme » : « Anatole France voit les idées en artiste..... il ne cherche qu'à s'y couler et à en prendre momentanément conscience..... Il ne raisonne point métaphysique ou théologie; il imite artistement des raisonnements métaphysiques ou théologiques. Un

(1) G. Truc, pp. 109 et 116, XIV. — (2) Cf. *Jardin d'Épicure*, pp. 58-9.

argument, un dogme sont des images comme un temple ou une plaine : ce sont, si je peux dire, des « paysages psychologiques (1) ». Par là il s'apparente à l'idéal individualiste et sensuel de l'antiquité et de la Renaissance italienne, les deux époques où il s'est visiblement complu. Que lui inspire un tableau religieux comme la *Naissance de la Vierge*, de Ghirlandajo, à Santa Maria Novella de Florence? Ceci : « J'y vois — dit-il — toute la belle vie florentine et la fleur de la première Renaissance. Le fils de l'orfèvre, le maître des premières heures, a, dans sa peinture, claire comme l'aube d'un jour d'été, révélé tout le secret de cet âge courtois dans lequel il eut le bonheur de vivre et dont le charme était si grand que ses contemporains eux-mêmes s'écriaient : « Dieux bons! Le bienheureux siècle! » L'artiste doit aimer la vie et nous montrer qu'elle est belle. Sans lui, nous en douterions (2). »

Sans lui nous en douterions! Comme il est à fleur de peau, ce pessimisme d'Anatole France! Comme planent sur son idéal de beauté les mêmes obsessions toujours, et toujours cette absence de satisfaction totale! Le règne de la chair est chez lui « exclusif et triste (3) ». Une inquiétude l'agite; il est « obsédé par cette idée du péché qui fait de la femme, telle que l'Église la conçoit, une « terrible

(1) *Cité par* E. Duplessy, LVI. Cf. LXX. — (2) *Jardin d'Épicure*, p. 25. — (3) G. Truc, p. 98, XIV. Rappelle le mot d'Ampère : *Le pesimisme est l'hallucination du sens du corps.*

merveille », par les tourments religieux, tous les scrupules, toutes les chimères que l'homme s'est forgés depuis qu'il se détourna des dieux antiques, de la clarté des cieux méditerranéens et de la simple vie païenne, pour s'enfoncer dans les ténèbres et les angoisses du Moyen-Age (1) ». Il est obsédé par la question du libre arbitre. M. Paul Gsell le vit un jour prendre sur sa table un livre et dire : « Supposer que nos actions soient libres, c'est aussi fou que de s'attendre à voir ce livre monter vers le plafond quand on le lâche (2). » Il avait enfin l'obsession, nullement païenne, de l'éternel écoulement des choses et de l'infini. « La cosmologie inspira plusieurs de ses pages les plus angoissées (3). Nul mieux que lui n'exprima le peu qu'est notre machine ronde, goutte de boue dans l'immense étendue, et le rien qu'est la vie, moisissure éphémère sur cette goutte de boue. Nul ne sentit mieux que lui la désespérante monotonie du cycle éternel qui va de la formation des nébuleuses à la mort des astres. Il éprouva ce vertige de l'infini qui faisait trembler Pascal (4). »

De là découlent sa morale et sa religion de la souffrance. « La terre n'est qu'un grain de sable dans le désert infini des mondes. Mais si l'on ne souffre que sur la terre, elle est plus grande que tout le reste du monde (5). » C'est la souffrance

(1) E. Hovelaque, LXIV. — (2) Cf. P. Gsell, XCIII. — (3) Notamment les pages 1 à 8 du *Jardin d'Épicure*. — (4) P. Gsell, XCIII. — (5) *Jardin d'Épicure*, p. 43.

qui est la seule vérité au milieu des illusions éternelles, « la pierre angulaire de la vie », le fondement de l'humanité (1). C'est elle qui donne du prix à la vie, et c'est l'existence du mal qui fonde l'existence du bien. « Que serait le courage loin du péril et la pitié sans la douleur? (2) » Il y a là une pointe de manichéisme. La pitié est donc, par la force des choses, le seul sentiment qui garde une éternelle jeunesse : « Le temps, dans sa fuite, blesse ou tue nos sentiments les plus ardents et les plus tendres. Il affaiblit l'admiration... il anéantit l'amour et ses belles folies, il ébranle la foi et l'espérance, il défleurit, il effeuille toutes les innocences. Du moins, qu'il nous laisse la pitié, afin que nous ne soyons pas enfermés dans la vieillesse comme dans un sépulcre! (3) » La pitié, Anatole France en a parlé avec une infinie délicatesse et il l'a associée, sur un mode charmant que nous connaissons déjà (4), à l'ironie : « Plus je songe à la vie humaine, et plus je crois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'Ironie et la Pitié, comme les Égyptiens appelaient sur leurs morts la déesse Isis et la déesse Nephtys. L'Ironie et la Pitié sont deux bonnes conseillères; l'une, en souriant, nous rend la vie aimable; l'autre, qui pleure, nous la rend sacrée. L'Ironie que j'invoque n'est point cruelle. Elle ne raille ni l'amour, ni la beauté. Elle est

(1) Cf. *Vie Littéraire*, 1re série, p. 325. — (2) *Jardin d'Épicure*, p. 69. — (3) *Jardin d'Épicure*, pp. 98-9. — (4) Cf. chap. I.

douce et bienveillante. Son rire calme la colère, et c'est elle qui nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots que nous pourrions, sans elle, avoir la faiblesse de haïr (1). »

Ces angoisses, cette morale du sentiment, dont le christianisme, comme le remarque M. Gonzague Truc, ne saurait se contenter, mais qui restaure malgré tout la dignité de la personne humaine, tout cela frayait la voie à une sorte de mysticisme. « Il y a des heures — dit Anatole France — où tout me surprend, des heures où les choses les plus simples me donnent le frisson du mystère (2). » Et comment concevoir du mystère dans un monde « où toute illumination de la foi est éteinte »? Jules Lemaître, intuitif s'il en fut, suivait, il y a trente ans, les premiers pas d'Anatole France dans cette voie nouvelle : « Cette préoccupation impie et affectueuse de la vie mystique commence à devenir singulière chez M. France, par ses insistances et sa continuité. Car enfin, Voltaire et les Encyclopédistes ne l'ont jamaie eue. M. France goûte pleinement le plaisir satanique de comprendre, de douter, de nier, mais il semble qu'à chaque instant aussi, il l'épuise, il en touche le néant... Je suis bien soucieux de savoir où cela le mènera..... (3) »

Cela le conduisit, selon M. Roujon, au dreyfusisme, et puis au socialisme, sous l'influence de

(1) *Jardin d'Épicure*, pp. 94-5. — (2) *Le Livre de mon ami*, p. 5. — (3) *Contemporains*, 6e série, pp. 374-5. Cf. Bellessort, XLI.

Jaurès (1). Ce serait donc l'origine de son attitude politique, une croyance au mythe révolutionnaire, « une fuite vers l'utopie où la Révolution lui devient une Foi, une Espérance, l'émouvante et consolante exaltation (2) ». C'est possible et même probable. Mais, à ne point sortir du plan de la philosophie, on découvre déjà, chez Anatole France, non point certes une religion « intégrale » du progrès, trop incompatible avec ses idées, mais ce que M. Duplessy appelle « une foi évolutionniste » et M. Roujon « une sorte de transformisme moral » à la fois espérant et résigné : « Les grandes âmes — lit-on dans le *Jardin d'Épicure* (3) — se résignent avec une sainte joie. Dans l'amertume du doute, au milieu du mal universel, sous le ciel vide,... elles croient, elles veulent croire... Espérons, non point en l'humanité qui, malgré d'austères efforts, n'a pas détruit le mal en ce monde, espérons dans ces êtres inconcevables qui sortiront un jour de l'homme, comme l'homme est sorti de la brute. Saluons ces génies futurs. Espérons en cette universelle angoisse dont le transformisme est la loi matérielle. Cette angoisse féconde, nous la sentons croître en nous, elle nous fait marcher vers un but inévitable et divin... » — Du même ordre est le curieux passage où Anatole France préconise que certains animaux industrieux et patients, comme les fourmis ou les abeilles, sont

(1) Roujon, p. 191, XIII. — (2) P. Bourget, XLIV. — (3) Pp. 115-16.

appelés peut-être à succéder à l'homme quand celui-ci aura cessé d'être, à prendre conscience du monde et à louer Dieu à leur tour (1). L'histoire sans fin de l'*Ile des Pingouins* n'est même pas contradictoire avec ce thème. Elle tend seulement à montrer que le train du monde est d'une extraordinaire lenteur, que l'instabilité est le propre de la vie et que toutes les transformations des êtres, les meilleures comme les pires, se font insensiblement et presque à leur insu (2).

Si lente que soit cette évolution, il ne lui déplaît pas d'en être le collaborateur obligé. « Il est heureux de penser que le déterminisme universel va très lentement vers le Bien, et c'est, suivant lui, la grande joie des honnêtes gens d'être par nécessité les artisans de ce progrès (3) ». — « Ayons, dit-il, le zèle du cœur et les illusions nécessaires ; travaillons à ce que nous croyons utile et bon... N'attendons pas de miracle. Résignons-nous à préparer, pour notre imperceptible part, l'avenir meilleur ou pire que nous ne verrons pas (4). » C'est la logique des grands sceptiques qui furent en même temps de grands sentimentaux. Ils parient, — faute de croire.

(1) Cf. *Jardin d'Épicure*, pp. 22-3. — (2) Cf. *Jardin d'Épicure*, pp. 100-1. — (3) P. Gsell, XCIII. — (4) *Jardin d'Épicure*, p. 102.

V

Anatole France n'a pas de disciples. C'est le fait qui nous frappe le plus à l'heure actuelle. On le considère comme le dernier représentant, ou même le survivant attardé, d'une époque morte. « Il était devenu à peu près étranger aux nouvelles générations littéraires (1). » « Trop fin pour les uns, trop clair pour les autres, trop fort pour tous, il a dû se résigner à voir ses contemporains abandonner la meilleure part de la nourriture qu'il leur offrait (2). » Il a découragé les copistes par l'impossibilité d'imiter son style. Il a irrité les esprits par les polémiques où le jetaient ses idées politiques. Il s'est fait des ennemis dans toutes les religions par son scepticisme. Il a donné une philosophie décevante, dont on conteste la profondeur ou l'on refuse les données.

Son œuvre, unique en son genre, est de celles dont l'influence s'exerce d'une façon diffuse, mais tenace. Ceux qui la rejettent avec le plus d'éclat la subissent eux-mêmes obscurément, et son rayonnement discret atteint jusqu'aux genres les plus divers et les plus opposés. Elle vaut comme « école de pensée ». Il faut songer « à Socrate, aux courageux héros de la Réforme, à Spinoza, aux Encyclopédistes pour trouver des exemples d'une aussi tranquille

(1) Thibaudet, LXXXIX. — (2) G. Truc, p. 72, XIV.

audace dans la gymnastique de l'esprit (1) ». Penser est pour lui un art, qui possède en lui-même sa raison d'être et sa beauté. C'est pourquoi il peut susciter l'admiration, la critique ou la haine, rarement l'indifférence : car « il ne laisse indifférent que ce qui est indifférent à la pensée (2) ».

(1) G. A. Masson, IX. — (2) G. Truc, p. 87, XIV.

BIBLIOGRAPHIE

N. B. — Cette liste est surtout un répertoire des ouvrages et articles cités. La date en est, sauf exceptions, postérieure au jubilé littéraire d'Anatole France (avril 1924). Nous n'avons pas cru sans intérêt de reproduire, en appendice, la chronologie des livres d'Anatole France.

I. — LIVRES ET BROCHURES

A. Breton, L. Aragon, Ph. Soupault, P. Eluard, J. Delteil, P. Drieu La Rochelle. *Un Cadavre*, 1 feuille, Imprimerie spéciale du « Cadavre » à Neuilly-sur-Seine, oct. 1924 (Pamphlet) I

J.-J. Brousson. *Anatole France en pantoufles*, Crès, 1924. II

P. Gsell. *Les Matinées de la Villa Saïd*, B. Grasset, 1922. III

R. Johannet. *A. F. est-il un grand écrivain?* Plon, 1925. IV

M. Kahn. *Le père d'A. F. (Noël Thibault-France)*, notes et documents. Giraud-Badin (luxe), 1925. . . V

M. Lahy-Hollebecque. *A. F. et la femme*, Édit. Baudinière, 1924 VI

M. Le Goff. *A. F. à la Béchellerie*, Léo Deltheil, 1924. VII

H. Massis. *Jugements*, 1re série, Plon, 1923 VIII

G.-A. Masson. *A. F. : Son œuvre*, Édit. de la « Nouvelle Revue Critique », 1923. IX

G. Maurevert. *Le Livre des Plagiats*, Fayard, s. d. . X

Ch. Maurras. *A. F. politique et poète*, Plon, 15 juillet 1924 (Plaquette) XI

H. de Noussanne. *A. F. philosophe sceptique*, Peyronnet, 1924. XII

J. Roujon. *La Vie et les Opinions d'Anatole France*, Plon, 1925 XIII

Gonzague Truc. *A. F. l'artiste et le penseur*, Garnier, 1924 XIV

II. — PÉRIODIQUES

Avant la mort d'Anatole France

Marius André. *A. F. poète et critique*, Rev. Hebdomadaire, 2 avril 1924 XV

Cl. Aveline et J. Le Lorrain. *Anniversaire*, Vita, avril 1924 XVI

Cl. Berton. *A. F. et le théâtre*, Nouvelles Littéraires, 19 avril 1924. XVII

R. Bourget-Pailleron. *Conversation avec M. Maurras*, Opinion, 11 avril 1924. XVIII

B. Crémieux. Nouvelles Littéraires, 19 avril 1924 . . XIX

F. Demeure. *Pascal et A. F.*, Monde Nouveau, 15 juillet 1923 XX

L. Dubech. Rev. critique des Idées et des Livres, mars-avril-mai 1924 XXI

E. Dufour. *Les usagers de l'éducation : A. F. historien de son enfance*, L'École et la Vie, 10 mai 1924. . XXII

B. Faij. Nouvelles Littéraires, 3 mai 1924 XXIII

E. Gojon. *A. F. poète*, Renaissance polit., littér. et artist., 19 avril 1924. XXIV

J. Guehenno. *A. F. ou le dernier sage*, Grande Revue, avril 1924. XXV

Em. Henriot. Amérique Latine, 11 mai 1924 . . . XXVI

C. Jullian. *A. F. Historien*, Nouvelles Littéraires, 19 avril 1924 XXVII

G. Lecomte. *L'œuvre d'A. F.*, Renaissance polit., littér. et artist., 19 avril 1924 XXVIII

G. Pioch. *A. F. et la Paix*, Nouvelles Littéraires, 19 avril 1924 XXIX

A. Poizat. *A. F. poète et critique*, Muse Française, 10 avril 1924. XXX

E. de Rougemont. *A. F. d'après la grapho-psychologie. La bosse d'A. F.*, Chronique médicale, 1er mai 1924 XXXI

R. Sigl. Belles-Lettres, avril 1924. XXXII

P. Souday. *A. F. critique littéraire*, Nouvelles Littéraires, 19 avril 1924. XXXIII

P. Souday. *La politique d'A. F.*, Rev. Mondiale, 1er mai 1924 XXXIV

A. Thibaudet. *A. F. en Angleterre*, Nouvelle Revue Française, juin 1924 XXXV

Après la mort d'Anatole France

M. Barrès. *Page oubliée*, publiée par les Annales polit. et littér., 19 oct. 1924 XXXVI

L. Barthou. *A. F. commis bibliothécaire au Sénat*, Rev. de Paris, 1er déc. 1924 XXXVII

L. Barthou. *Conférence* à l'Université des Annales, déc. 1924. XXXVIII

L. Barthou. *A. F. et la politique*, Courrier Français, 1er mai 1925. XXXIX

A. Beaunier. Rev. des Deux-Mondes, 1er nov. 1924. . XL

A. Bellessort. Rev. Française, 19 oct. 1924 XLI

Princesse Bibesco. *Une visite à la Béchellerie*, Rev. Hebdomadaire, 15 nov. 1924. XLII

H. Bidou. Rev. de Paris, 1er nov. 1924. XLIII

P. Bourget. *Réflexions sur A. F.*, L'Illustration, 25 oct. 1924 XLIV

R. Bourget-Pailleron. *Les Anglais et A. F.*, Opinion, 28 février 1925 XLV

M. Brillant. Vie Catholique, 18 oct. 1924. XLVI

J. Bury. *Les miettes d'A. F.*, French Quarterley, déc. 1924 XLVII

A. Cahuet. L'Illustration, 18 oct. 1924 XLVIII

John Charpentier. Mercure de France, 1er nov. 1924 . XLIX

« *Clarté* », Pamphlet « *Contre A. F.* » de : J. Bernier, E. Berth, M. Fourrier, G. Michaël, 15 nov. 1924. L

G. Cohen. *Souvenirs sur A. F.*, Alsace Française, 18 oct. 1924. LI

P.-L. Couchoud. *Interview*, par l'Opinion, 17 oct. 1924. LII

P.-L. Couchoud. Nouvelles Littéraires, 18 oct. 1924 . LIII

« *Chronique des Lettres Françaises* », n° 11 (sept-oct. 1924). *Cf. aussi les* nos 8, 9, 10 LIV

G. Duhamel. *Adieu à A. F.*, Europe, 15 nov. 1924. . LV

L. Duplessy. *Les anticipations d'A. F.*, Grande Revue, oct. 1924. LVI

Fl. Fels. Montparnasse, oct. 1924 LVII

Mme Ch. Fournier. *A. F. : l'humaniste,* Monde Nouveau, 15 oct. 1924. LVIII

P. Gély. Vie des Peuples, nov.-déc. 1924, janv. 1925 . LIX

L. Gillet. Semaine Littéraire de Genève, 15-22 nov. 1924 LX

F. Gregh. *Le style d'A. F.*, Annales Polit. et Littér., 19 oct. 1924. LXI

P. Gsell. *Sur la popularité d'A. F.*, Rev. Mondiale, 1er nov. 1924. LXII

Cl. Hariel. Hoche. *A. F. : le payen*, Monde Nouveau, 15 oct. 1924. LXIII

E. Hovelaque. Bulletin de la société autour du monde, 31 déc. 1924. LXIV

E. Hovelaque. *Quelques Souvenirs*, Rev. de France, 1er avril 1925 LXV

Ed. Jaloux. Nouvelles Littéraires, 18 oct. 1924. . . LXVI

R. Johannet. *A. F. ou la clémence de Maurras*, Les Lettres, nov. 1924 LXVII

R. Kemp. *Les Mémorables d'A. F.*, Rev. Universelle, 15 févr. 1925. LXVIII

P. Lafue. *Dialogue de deux générations*, Rev. Hebdomadaire, 27 déc. 1924. LXIX

G. Lanson. Annales Polit. et Littér., 19 oct. 1924. *Cf. aussi* Préface aux *Pages choisies d'*A. F. Calmann, Lévy, 1897 LXX

Léo Larguier. *Vieilles Pierres et Vieux Livres*, L'Illustration, 30 mai 1925 LXXI

Y. Le Febvre. *A. F. et la Bretagne*, Pensée Bretonne, oct. 1924 LXXII

P. Leguay. Les Marges, 15 nov. 1924. LXXIII

P. Lhande. *Réflexions sur une tombe*, Etudes, 5 nov. 1924 LXXIV

Marc Lucius. *En lisant A. F.*, Alsace Française, 18 oct. 1924 LXXV

« *Les Maîtres de la Plume* » : *Cinq aspects d'A. F.*, par P. Brulat, G. Reuillard, G. Sauvebois, G. de Hons et Léo Paillet, 1er nov. 1924 LXXVI

A. Mathiez. Annales historiques de la Révolution française, janv.-févr. 1925. LXXVII

F. Mauriac. Rev. Hebdomadaire, 18 oct. 1924 . . . LXXVIII

P. Mille. *Les opinions politiques d'A. F.*, Nouvelles Littéraires, 18 oct. 1924. LXXIX

G. Picard. *A. F. anecdotique*, Renaissance polit. littér. et artist., 18 oct. 1924. LXXX

G. Picard. *Enquête sur l'influence littéraire et sociale d'A. F.*, Rev. Mondiale, 1er déc. 1924. LXXXI

V. Poucel. *Les Métamorphoses d'A. F.*, Etudes, 5 et 20 mai 1925. LXXXII

E. Raynaud. *A. F. et les poètes*, Muse Française, 10 avril 1925 LXXXIII

M. Revon. *A. F. critique littéraire*, Les Marges, 15 nov. 1924 LXXXIV

J. Roujon. *A. F. et la Révolution*, Rev. Universelle, 1er nov. 1924 LXXXV

N. Ségur. *A. F. et son œuvre*. Rev. Mondiale, 1er nov. 1924 LXXXVI

N. Ségur. *A. F. sur l'Acropole*, Rev. Mondiale, 15 janv. 1925 LXXXVII

A. Thérive. Opinion, 17 oct. 1924. LXXXVIII
A. Thibaudet. Nouvelle Revue Française, 1er nov. 1924. LXXXIX
F. Vandérem, Rev. de France, 15 nov. 1924. . . . XC

III. — QUOTIDIENS

Au jubilé d'Anatole France

L'Éclair, 13 avril 1924 :

Jérôme Tharaud : *Allocution au banquet des « Compagnons de l'Intelligence »*. . . . XCI

Le Figaro, supplément littéraire, 12 avril 1924 :

Ch. Chassé. *A. F. vu par les Anglais* XCII
P. Gsell. *Les 80 ans d'A. F.* XCIII
M. Levaillant. *La sagesse de M. Bergeret*. . . XCIV

A la mort d'Anatole France

Tous les quotidiens du 13 oct. 1924 :

Comœdia, 14 oct., donne des extraits caractéristiques de la presse XCV

L'Action Française, 15 oct. 1924 :

L. Daudet. *Sceptiques et hésitants*. XCVI

31 déc. 1924 :

Ch. Le Goffic. *A. F. réactionnaire*. XCVII

La Croix, 17 oct. 1924 :

J. Guiraud. *Anatole France* XCVIII

Les Débats, 11 févr. 1925 :

J. de Pierrefeu. *Contre A. F.* (Réfutation d'articles défavorables à France). XCIX

L'Echo de Paris, 24 oct. 1924 :
Marcel Boulenger. *L'énigme d'A. F.* C

Le Figaro, 24 janv. 1925 :
M. Kahn, *L'encyclopédie de la Révolution française (sur un projet d'Anatole France)* . . CI

Le Gaulois, supplément littéraire, 25 oct. 1924. . . CII

L'Humanité, 15 oct. 1924 CIII

Le Temps, 14 oct. 1924 :
P. Souday. *Anatole France*. CIV
Très nombreux articles, notamment les 21 oct., 20 nov. 1924, 1er janv., 14 avril 1925 . . CV

IV

Discours prononcés aux obsèques d'Anatole France

(18 octobre 1924)

V. Basch CVI
L. Blum CVII
François-Albert CVIII
G. Hanotaux. CIX
G. Lecomte CX
P. Painlevé CXI

APPENDICE

Ouvrages d'Anatole France

La Légende de Sainte Radegonde. Paris, France, libraire, Quai Voltaire, 1859, in-8° (Devoir d'élève autographié par le grand-père maternel d'Anatole France).

Alfred de Vigny (étude). Paris, Bachelin-Deflorenne, 1868, in-16, 152 p.

Les Poèmes Dorés. Paris, Lemerre, 1873, in-16, 146 p.

Les Noces Corinthiennes. *Leuconoé, La Veuve, La Pia, La Prise de voile, L'auteur à un ami.* Paris, Lemerre, 1876, in-16, II, 182 p.

Lucile de Chateaubriand. *Ses contes, ses poèmes, ses lettres*, précédés d'une étude de sa vie. Paris, Charavay frères, 1879.

Jocaste et le Chat maigre. Paris, Calmann-Lévy, 1879, in-18, XVI-301 p.

Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut. Paris, Calmann-Lévy, 1881, in-18, 325 p.

Les Désirs de Jean Servien. Paris, Calmann-Lévy, 1882, in-18, 215 p.

Abeille (*conte*). Paris, Charavay frères, 1883, in-folio, 74 p.

Le Livre de mon ami. Paris, Calmann-Lévy, 1885, in-18, 330 p.

Nos Enfants (*scènes de la ville et des champs*. Paris, Hachette, 1887, in-folio, 51 p.

Le Chateau de Vaux-le-Vicomte (*texte historique et descriptif*). Paris, Lemercier, 1888, in-folio, 72 p.

Balthasar (*Le Réséda du curé, M. Pigeonneau, La fille de Lilith, Laeta Acilia, L'œuf rouge, Abeille*). Paris, Calmann-Lévy, 1889, in-18, 295 p.

Thaïs. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18, 351 p.

La Vie Littéraire (*critique*). Paris, Calmann-Lévy, 4 vol. in-18, 1888-1892.

L'Étui de nacre. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18, 317 p.

L'Elvire de Lamartine (*Notes sur Mme Charles*). Paris, H. Champion, 1893, in-16, 121 p.

Les Opinions de M. Jérôme Coignard (*recueillies par Jacques Tournebroche*). Paris, Calmann-Lévy, 1893, in-18, 290 p.

La Rôtisserie de la Reine Pédauque. Paris, Calmann-Lévy, 1893, in-18, 388 p.

Le Lys Rouge. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18, 411 p.

Le Jardin d'Epicure. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-18, III-226 p.

Le Puits de Sainte-Claire. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-18, 304 p.

Les Poèmes Dorés. *Idylles et Légendes, Les Noces Corinthiennes*. Rééd. Paris, Lemerre, 1896, in-16, 289 p.

Discours de réception a l'Académie Française, *le 24 décembre 1896*, Paris, Firmin-Didot, 1896, in-4, 54 p. (Avec la réponse de M. Gréard).

Pages Choisies d'Anatole France, *avec notice*, par G. Lanson. Paris, A. Colin, 1897, in-18, XXVIII-344 p. — Réédité Calmann-Lévy, 1898, in-18, XXVIII-344 p.

L'Orme du Mail. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18, 336 p.

Le Mannequin d'Osier. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18, 350 p.

Au petit bonheur (*comédie en un acte*). Paris, Pierre Dauze, petit in-4.

La leçon bien apprise (*conte*). Paris, H. Floury, petit in-4, 25 p.

L'Anneau d'Améthyste. Paris, Calmann-Lévy, 1899, in-18, 419 p.

Pierre Nozière. Paris, Calmann-Lévy, 1899, in-18, 326 p.

Balthasar et la reine Balkis. Paris, Carteret, 1900, in-8, 38 p.

Jean Gutenberg, *suivi du Traité des Parantosmes de Nicole Langelier*. Paris, E. Pelletan, 1900, in-4, VIII-28 p.

Filles et garçons (*scène de la ville et des champs*). Paris, Hachette, 1900, in-4, 25 p.

Clio. Paris, Calmann-Lévy, 1900, in-18, 189 p.

L'Affaire Crainquebille. Paris, E. Pelletan, 1901, gr. in-8, 110 p., avec compositions de Steinlein.

Monsieur Bergeret a Paris. Paris, Calmann-Lévy, 1901.

Histoire de Dona Maria Davalos et de Don Fabricio, duc d'Andria (*conte*). Paris, Librairie des Bibliophiles, 1902, in-4.

Fragments d'Anatole France. Paris, 8, rue de la Sorbonne, 1902, in-16, 72 p. (Cahiers de la Quinzaine, 3e série, 15e cahier).

Discours aux obsèques d'Émile Zola, *le 5 octobre 1902*. Paris, E. Pelletan, 1902, in-4, 22 p.

Mme de Luzy. Paris, Ferroud, 1902, in-16, 27 p.

Opinions sociales d'Anatole France. Paris, G. Bellais, 1902, 2 vol. in-16 (Bibliothèque socialiste).

Le Procurateur de Judée. Paris, Les Amis des Livres, 1902, in-16, 85 p. — Rééd. E. Pelletan, 1903, in-4, 44 p.

Mémoire d'un volontaire. Paris, Ferroud, 1902, in-8, 96 p.

Crainquebille (*trois tableaux*). Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18, 55 p.

Discours de Tréguier (*inauguration de la statue de Renan*). — Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-12, 44 p.

Histoire Comique. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18, 324 p.

Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18, 331 p.

Le Parti Noir. Paris, Société Nouvelle de Librairie et d'édition, 1904, in-12.

L'Église et la République. Paris, E. Pelletan, 1904, in-16, 140 p. (Bibliothèque sociale et philosophique).

A la lumière (*ode*). Paris, E. Pelletan, 1905, gr. in-8, 22 p.

Sur la Pierre blanche. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18, 320 p.

Le Jongleur de Notre-Dame. Paris, Ferroud, 1906, in-4, 32 p.

Vers les Temps meilleurs. Paris, E. Pelletan, 1906, in-16.

La Descente de Marbode aux Enfers. Supplément de l'*Illustration*, 1907, gr. in-8, 10 p.

Les Contes de Jacques Tournebroche. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-18, 187 p.

L'Ile des Pingouins. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-18, XV-419 p.

Le Tombeau de Molière. Paris, E. Pelletan, 1908, in-4.

Vie de Jeanne d'Arc. Paris, Calmann-Lévy, 1908, 2 vol. in-8; — réédité par Manzi et Joyant, 1909-10, 4 vol. gr. in-8.

Sur une urne grecque (*poème*). Paris, E. Pelletan, 1908, in-4.

Les Sept Femmes de la Barbe-Bleue et autres contes merveilleux. Paris, Calmann-Lévy, 1909, in-18, 308 p.

La Caution (*conte*). Paris, Ferroud, 1912, in-8, 31 p.

Les Dieux ont soif. Paris, Calmann-Lévy, 1912, in-18, 360 p.

La Comédie de celui qui épousa une femme muette. Abbeville, F. Paillard, 1912, in-16, 64 p.

Le Génie Latin. Paris, Lemerre, 1913, in-18, 340 p.

La Révolte des Anges. Paris, Calmann-Lévy, 1914, in-18, 289 p.

Sur la Voie glorieuse. Paris, E. Champion, 1915, in-4, 97 p.

Machado de Assis : son œuvre littéraire (*avec la traduction de 3 de ses nouvelles*). Paris, Garnier, 1917, in-16, 158 p.

Le Petit Pierre. Paris, Calmann-Lévy, 1918, in-18, 339 p.

La Vie en Fleur. Paris. Calmann-Lévy, 1922, in-18, 349 p.

Nombreuses conférences, études, introductions, lettres, notices, préfaces, etc.

Imprimerie E. Aubin. — Ligugé (Vienne).

Stockton, Calif.

3 0081 011 525 528